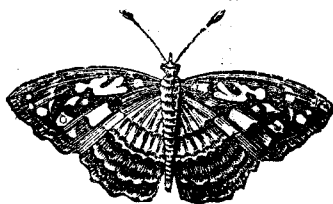


Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabine, littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

LE PAGE.

« Réveillez-vous, bonnes gens qui dormez, et priez Dieu pour l'âme des trépassés. »

Ce cri lugubre retentissait du haut des tours de St-Germain-l'Auxerrois, et allait se répétant d'église en église avec un râle d'agonie si effrayant qu'on aurait dit qu'il sortait de dessous les pierres où les défunts étaient couchés, et que les soupirans de la mort se répondaient de signal en signal.

Jéhanne tressaillit et cacha son visage dans ses mains en répétant tout bas un *de profundis*.

N'aye peur, ma Jéhanne, lui dit son page Isolier en déposant, malgré ses efforts, un baiser sur ses joues humides de larmes, peux-tu pleurer et t'émouvoir ainsi? N'est-ce pas l'habitude en ce temps, depuis l'ordonnance du feu roi, que chaque nuit le sonneur envoie cet avertissement, plus fait pour les ladres et malfaiteurs en mauvaises œuvres, que pour les amans qui rient des vieux époux? N'aye donc garde à ceci; d'ailleurs ne suis-je pas auprès de toi? qui oserait te toucher, voire même M. de Vaudré, ton méchant mari que Dieu damne et tourmente dans la gehenne éternelle;... par la tête de St-Jean... — Pour dieu! ne proférez pas de blasphèmes, s'écria Jéhanne épouvantée, ne forfaites pas aux commandemens à cette heure sinistre, il vous adviendra malheur; vous n'avez foi en rien, Isolier, vous ne faites jamais que railler le Christ et les choses saintes, ce serait bien à vous de changer de vie; vous m'avez

déjà contrainte à pécher malicieusement contre celui que le prêtre m'a donné pour maître et pour époux; j'ai caché à mon confesseur mes intrigues sataniques, pour l'honneur de M. de Vaudré, ce qui est réputé à sacrilège. Isolier, mon page Isolier, il serait moment de rompre notre entretien; partez, partez, mon vieux mari à l'œil défiant et expert, et je tremble qu'il ne vous trouve céans; il nous tuerait sans miséricorde.—Ma douce Jéhanne, nous avons notre bonne épée qui nous préservera de cas malencontreux.

Le page fut interrompu par l'apparition d'une lumière qui glissa en vacillant le long des vitraux de la galerie, et l'on put entendre des pas lourds et mesurés qui venaient du côté où étaient les deux amans.

Jésus, mon Dieu, murmura Jéhanne tramblo-tante, nous sommes perdus; voici M. de Vaudré, fuyez!... — Nenni, ma Jéhanne, si c'est lui qui advient, ce sera mort pour lui, je l'attends de pied ferme. — Par grâce, mon doux page, par grâce; si tu as eu onc amour de moi, ne t'expose pas à de pires choses que rapt et adultère; mon mari, me voyant seule ici, s'en ira tranquillement se coucher et me laissera achever mes oraisons sur mon prie-dieu: pars, pars, voici l'échelle de soie. — Adonc c'est la ronde qui passe; sang Dieu! on m'emmènerait pour escaladeur de croisées.— Chut... M. de Vaudré... tiens, tiens cache-toi dans cette armoire, c'est celle où je pends ma garde robe et il n'aura souci d'ouvrir. — Ma Jéhanne....



Tout à coup, des coups redoublés ébranlèrent la porte ; Jehanne demanda d'une voix mielleuse : Qui est là ? — C'est moi, madame la receleuse de pages, c'est moi, parjure ! ouvre avant que je n'appelle mes varlets pour les rendre témoins de ton infamie ; ouvre, ou autrement je fais sauter la porte ; oh ! oh ! ton petit démon n'est pas à l'aise ; ouvre à sire de Vaudré.

Jéhanne, un peu remise de son émotion et bien assurée qu'Isolier était dans sa cachette, alla incontinent ouvrir et vit son époux enveloppé d'une robe de chambre, tenant d'une main un flambeau et de l'autre une longue rapière qu'il brandissait avec des yeux étincelans.

Jésus Marie ! M. de Vaudré, que venez-vous en pareil état, comme s'il s'agissait des Sarrasins ou des Bohémiens ! laissez-moi prier en paix pour les morts ; avez-vous pas ouï la voix du crieur nocturne ? Sur Dieu ! allez vous coucher. — Où est-il le félon ? où est-il le lâche qui s'attaque à mon bien, que je le tue. — Quoi ! M. de Vaudré, vous avez cru que votre chaste Jéhadne était assez dépravée pour recevoir ici page ou autre homme la nuit ? Vous avez la tête tournée par les contes et rapports de vos varlets ; c'est me faire injure. — Ce n'est point contes ou rapports, je l'ai bien vu monter par cette croisée, avec une échelle. — Adonc, il s'est envolé par les murailles.

Sire de Vaudré, stupéfait, parcourait tous les recoins de la chambre et n'apercevait pas ce qu'il cherchait ; Jehanne remerciait la vierge dans son cœur. — Et cette armoire, Madame, j'ai avis qu'il faut y regarder pour avoir la conscience claire : Jehanne devint pâle. — Sur Dieu ! que dites-vous ? C'est là mes robes de nocce et de grand étalage qui languissent depuis assez long-temps, M. de Vaudré ; car vous ne me menez jamais dans les soirées ou bals de la cour, qu'on dit si reluisans. Un petit mouvement se fit entendre dans l'armoire ; M. de Vaudré feignit de ne pas s'en apercevoir. — Toutes ces robes sont trop vieilles, ma Jehanne, elles ne sont plus de mode, et feraient rire nos jeunes damoiseaux. Adonc, cette armoire du tems de Dagobert n'est plus de saison et n'est bonne qu'à chauffer nos varlets. — Comment, M. de Vaudré, par Saint-François, brûler mes robes ! — Non, attendez ; cela sera plutôt fait. Il sonna : deux de ses serviteurs accoururent. Jehanne inquiète était toute pâmée. — Tenez, leur dit-il, vous allez jeter ce vieux meuble dérisoire dans le plus profond de la Seine ; faites de sorte à n'être pas vus. — Mes robes ! mes robes ! cria Jehanne éperdue, en se tordant au bras de M. de Vaudré ; Jésus ! Marie ! mes robes ! — Je vous en achèterai de neuves et de plus belles, Madame, par Saint-François, dit l'époux.

Elle tomba comme une morte sur son prie-dieu, en regardant les deux hommes qui emportaient l'ar-

moire et qui disparurent sous les voûtes obscures et détournées du corridor.

En ce moment le crieur de nuit répéta pour la dernière fois, avec sa lugubre symphonie : « Réveillez-vous, bonnes gens qui dormez, et priez Dieu pour l'ame des trépassés. »

LE SOIR.

Le soleil disparaît et la nuit est sans voiles ;
La lune lentement monte sur l'horison,
Et précédée aux cieux d'un cortège d'étoiles,
Vient scintiller sur le gazon.

C'est l'heure où, sur les prés, le peuple de féerie
Magique, s'assemblant sans tumulte et sans bruit,
Foule, à pas cadencés, l'herbe molle et fleurie,
Aux rayons tremblans de la nuit ;

Où sous les noirs arceaux des églises funèbres,
Quand l'airain de la tour tinte l'hymne de deuil,
Les longs spectres, les morts glissent dans les ténèbres,
Traînant leur lugubre cercueil ;

Où, sous le pâle éclat de l'astre fantastique,
Le concert qui murmure argente au loin ses caux ;
Où, dans l'ombre des bois, du vieux couvent gothique
Étincellent tous les vitraux.

C'est l'heure où chaque bruit d'une feuille agitée,
Le parfum d'une fleur qu'un souffle va ternir,
L'adieu du jour qui meurt, dans notre ame attristée,
Retentit comme un souvenir.

Instant de poésie et d'étrange mystère,
Où quelque arbre encor vert qui rappelle un bonheur,
La source qui se plaint sous un roc solitaire,
Font soudain tressaillir le cœur.

Et le passé revient plein des jours du jeune âge
Avec son horizon aux si fraîches couleurs,
Et ses momens si doux écoulés sous l'ombragé
Comme un ruisseau parmi des fleurs ;

C'est l'enfance folâtre et la jeunesse heureuse,
Avec ses plaisirs purs et ses espoirs d'un jour,
Son berceau de jasmin, puis la vierge riieuse
Et ses mille sermens d'amour.

Amour, enchantement, félicité passée,
Illusion d'un cœur triste et mort désormais,
Avenir si riant, si bleu dans la pensée,
Doux songe envolé pour jamais...

Oh ! parmi ces gazons et ces roses flétries,
Là-bas, sous ces tilleuls, au feuillage mouvant,
Oh ! laissez-moi mener mes tristes rêveries
Et me bercer au bruit du vent !

L. MOLLET.

Théâtres.

Si cela continue, Lyon ne pourra pas conserver un acteur de mérite, parce qu'un acteur de mérite ne consentira jamais à subir d'injustes humiliations, et que n'ayant pas, quoique comédien, abdiqué sa dignité d'homme, il se révoltera malgré lui, et par un sentiment souvent plus fort que sa raison, contre ceux qui voudraient qu'un acteur, par cela seul qu'il est acteur, fut le très-humble valet de tous leurs caprices. Je sais qu'un usage absurde met l'artiste à la merci du premier sot ou du premier malveillant qui a vingt sous dans sa poche pour acheter une contre-marque; mais si la masse des spectateurs ne fait pas justice de la ridicule prétention de quelques-uns, il n'y aura bientôt plus de théâtre possible.

Je ne connais pas de public plus oublieux, je pourrais dire plus ingrat que celui de Lyon; sans égard pour l'artiste dont le talent a long-temps contribué à ses plaisirs, il brise en un instant l'idole qu'il a le plus encensée, et n'en reconnaît tout le prix que lorsqu'il l'a perdue. Le départ de Delacroix, comédien d'un grand mérite et que l'on regrettera long-temps, est là pour justifier mon opinion, et ce qui est arrivé dimanche à Derancourt en est une nouvelle et déplorable preuve.

Une cabale aussi injuste qu'acharnée l'a accueilli dès son premier air par des sifflets que des braves presque unanimes ont vainement essayé d'étouffer. Un seul sifflet fait plus de bruit que cent applaudissemens; aussi, malgré le petit nombre des opposans, Derancourt n'a-t-il pas pu se contenir, et a-t-il eu le tort de parler à ses antagonistes d'une manière peu convenable. Mais nous dirons à ceux qui l'ont blâmé, que le sentiment honorable qui a dicté ses paroles devait peut-être les rendre excusables. Que l'homme qui siffle si légèrement un acteur, que l'homme qui joue si légèrement avec la réputation et l'avenir d'un autre homme, se mette un instant à sa place, et qu'il le juge ensuite. Si l'on réfléchissait bien qu'un sifflet détruit peut-être pour jamais toute l'existence d'un citoyen, d'un citoyen qui, personnellement, n'a pas eu de tort envers vous, on serait sans doute moins prompt à le lancer.

Comment veut-on avoir des artistes de mérite si l'on cherche encore, en 1833, à une époque de civilisation et d'égalité sociale, à placer sans cesse un comédien hors de la loi commune, à le traiter comme s'il ne comptait pas parmi les autres citoyens, et à lui demander une abdication complète de tous les sentimens d'honneur qui font le mérite des autres hommes: la conscience et le courage.

Croit-on qu'alors un homme qui se sentira un cœur dans la poitrine puisse se résoudre à embrasser une carrière où la malveillance intéressée de dix per-

sonnes suffit pour l'arrêter et le perdre. Si vous voulez de l'art en France, commencez à traiter les artistes comme des hommes, et à ne pas leur faire un crime de ne pouvoir supporter sans murmure la perte de leur réputation et de leur avenir. L'usage d'ailleurs soumet un acteur à la formalité des débuts; quelque humiliante que soit la forme du jugement que l'on peut porter contre lui, c'est une conséquence de sa position, et il doit s'y soumettre. Mais après ces trois épreuves vous l'avez jugé, ou du moins vous devez l'avoir fait, et, une fois admis, il y a injustice à abuser de votre position de spectateur pour nuire plus tard à celui qui a pour lui la sanction légale d'une réussite que vous pouviez primitivement et loyalement contester. Vous savez ce qu'il peut donner, et à moins qu'il ne manque volontairement à son devoir, vous n'avez pas le droit d'exiger plus qu'il n'a promis et plus qu'il n'a fait lorsque vous l'avez admis. Un autre système ne permettrait pas aux acteurs et aux directions quinze jours de durée, et si au milieu d'une année chaque spectateur pouvait siffler impunément tel ou tel acteur, il n'y aurait pas, je le répète, de théâtre possible.

La scène qui a eu lieu dimanche est un grand malheur pour notre théâtre. Nous perdons dans Derancourt et sa femme deux artistes zélés dont la réputation n'avait pas encore subi d'affronts, et à qui leurs débuts semblaient promettre un autre avenir. Certes nous ne les remplacerons pas, et quelle que soit sur cette affaire l'opinion des gens désintéressés, nous concevons trop bien que, dans une circonstance semblable, la patience puisse échapper à un homme de cœur, pour faire un crime à Derancourt des torts qu'il a eus, et pour lesquels, ce nous semble, on eût dû montrer un peu moins de sévérité. Nous avons déjà à regretter Delacroix; quand l'effervescence du moment sera calmée, nous regretterons encore Derancourt et sa femme, mais il ne sera plus temps!

Nous recevons à l'instant la lettre suivante que nous insérons avec d'autant plus de plaisir que nous la regardons comme le préliminaire d'un traité de paix entre le public et un artiste estimable sous tous les rapports.

Monsieur le rédacteur,

Permettez-moi de réclamer la voie de votre journal, pour repousser l'accusation d'offense envers le public, dans la malheureuse scène de dimanche, au Grand-Théâtre.

Prévenu depuis long-temps des intentions de certaines personnes intéressées à me nuire, soit par position soit par vengeance, et, dans l'état d'irritation où nous met la responsabilité d'un rôle, j'ai pu, en présence d'ennemis personnels qui détruisaient

ici mon avenir, me laisser emporter hors des bornes des convenances. Si cela ne s'excuse pas, cela se comprend du moins.

Mais avoir voulu insulter le public, le vrai public, qui n'est ni injuste ni méchant, c'est une intention que je n'ai pas eue et que je désavoue de la manière la plus formelle.

Que je n'emporte pas en quittant le théâtre de Lyon le regret de me voir accusé d'ingratitude par MM. les abonnés et habitués du Grand-Théâtre. Les succès de ma femme, leur indulgence à encourager mes efforts et mon zèle, nous rendront moins amers des désagrémens qui ne viennent pas d'eux.

Veillez, monsieur le rédacteur, être notre interprète auprès d'eux, leur témoigner toute notre gratitude, et en recevoir pour vous même l'assurance bien sincère.

Nous avons l'honneur d'être, etc.

Désirée et Théophile DERANGOURT.

Lyon, le 10 Septembre 1833.

LA JEUNE FILLE.

Elle avait mon espérance!...

Elle vécut dix ans!... Ce fut assez pour elle!
Jeune fleur du matin, radieuse d'espoir,
Elle devait mourir! — Trop sensible et trop frêle
Pour aller jusqu'au soir.

Elle n'a rien connu du monde, amour ni fête;
Rien que les doux parfums de l'aube et du zéphyr;
Pais, quand vint la chaleur, elle courba la tête
Et se prit à dormir...

Elle dort! — Quelquefois, à l'heure où le jour tombe,
Si vous venez ici pour les morts prier Dieu,
N'oubliez pas au moins de passer vers sa tombe
Et de lui dire adieu!

J. P. VEVRAT.

M. Brod, attaché à l'académie nationale de musique et hautbois solo de la musique particulière du roi, arrivera prochainement à Lyon, où il n'a pas encore été entendu. On espère qu'il donnera un concert, et ce concert ne peut manquer d'exciter vivement la curiosité publique.

— Le second concert de M. John Field a eu lieu samedi dans le foyer du Grand-Théâtre. L'immense talent de cet artiste a brillé dans deux concertos charmans qui lui ont permis de déployer toutes ses ressources. Derancourt et sa femme ont chanté divers morceaux qui ont été applaudis avec enthousiasme. Qui se serait douté ce jour-là que c'était le chant du cigne?

EUROPE LITTÉRAIRE,

JOURNAL DE LA LITTÉRATURE ET DES ARTS.

Les nouveaux propriétaires de l'*Europe littéraire*, décidés à remplir envers les abonnés du journal les engagements pris par l'ancienne administration, ont l'honneur de prévenir les personnes qui ont souscrit pour une année, et auxquelles la réimpression in-8° du premier trimestre avait été promise, qu'elles pourront faire retirer gratuitement au bureau du journal les numéros nécessaires pour compléter leur collection in-folio. — Cette collection, reliée en un volume séparé, servira d'introduction à la nouvelle collection grand in-8°, format qui ne variera plus.

Le premier soin des nouveaux propriétaires a dû être de satisfaire autant que possible aux engagements contractés par l'ancienne administration. Mais c'était pour eux un devoir non moins important de maintenir et de propager les doctrines émises par le journal, et de se montrer dignes du bienveillant appui qu'ils ont reçu. Les collections du premier semestre que la nouvelle administration vient d'acquérir seront distribuées gratuitement à MM. les abonnés qui souscriront ou qui renouvelleront pour une année; elles leur seront remises avec le reçu du montant de leur souscription.

Les rédacteurs de l'*Europe littéraire*, en rachetant leur journal, ont eu pour but de conserver la seule tribune littéraire dont la périodicité permette de suivre pas à pas le mouvement intellectuel en Europe. Voici les principaux articles qui seront publiés prochainement:

Notice sur Emery Gallois, par M. *Victor Hugo*.

Eugénie Grandet, par M. *de Balzac*.

De la peinture en Italie, par M. *Zanolini*.

De la peinture en Allemagne, par M. *Karl Immermann*.

De la poésie persane, par M. *A. Jules David*.

Une Nuit d'Attila, par M. *Léove Weimar*.

De la littérature russe, par M. le comte de *Tolstoï*.

De la littérature moderne en Italie, par M. *Mammiani della Rovere*.

De la littérature espagnole, par M. *Juan Florian*.

De la littérature allemande contemporaine, par M. *Henri Heine*.

Galleries particulières de peinture. — N° 1. Galerie de M. le maréchal Soult; par M. *Louis de Maynard*.

Feuilletons littéraires, par M. *C. Feuilleide*.

Nouvelles, variétés, feuilletons, articles divers, par MM. *Léon Gozlan*, *Eugène Sue*, *Jules Lechevalier*, *Alphonse Royer*.

Mémoires de la marquise de Créqui, Voyages, Critique littéraire; Histoire des quarante fauteuils de l'Académie française, par divers auteurs; portraits d'artistes, statuaires, chanteurs, musiciens, peintres, etc., par M. *Jal*.